

LES ARTS

fred

Il y a des chansons à boire. Des chansons à répondre.

Des chansons paillardes, des chansons courtoises,
des chansons à dormir debout, certaines grivoises,

d'autres qui se veulent populaires ou qui ont un thème. Les chansons de toile et

les chansons de geste nous parviennent d'une bonne dizaine de

siècles, si on remonte dans le temps, et les chansons naïves

nous touchent toujours (il y a aussi «Chansons et Dalida», nous

crie-t-on du fond de la salle, avec un humour douteux... passons).

Fred Fortin, lui, fait dans les chansons de chalet. De très bonnes en plus.

fortin

chansons de CHALET en ville

PHOTO: MARTIN BUREAU

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR



VIE D'ARTISTE

**La bédé
à bout de souffle**
Page C 3

CINÉMA

**Des singes
et des barbares**
Page C 5

FRANCOFOLIES

**Arno
vu par les Belges**

**Le retour
de Kevin Parent**
Page C 6

**Disques classiques
Chronique jazz**
Page C 8

Petit exercice de rétrospection. Il y a bien cinq ans maintenant que Fred Fortin sortait de son patelin de Saint-Prime pour causer une certaine commotion dans le paysage tricoté serré de la chanson québécoise, une commotion qui allait introduire le personnage en long et en large: *Joseph Antoine Frédéric Fortin Perron*. Ce premier disque avait cantonné le gars dans le rôle de chansonnier. Les deux albums suivants allaient réduire cette étiquette à peu de chose.

Tue ce drum, Pierre Bouchard allait amorcer le travail de démolition. Soit dit en passant, le titre ne renvoie pas au hockeyeur mais bel et bien à Pierre Bouchard, l'autre Bouchard, celui qui tuait les drums dans la défunte formation des Parazit, laquelle avait fait d'une certaine soirée une parfaite réussite lors d'une trop rare édition du défunt (lui aussi) Festival international rock de Montréal, il y a plus de dix ans, en compagnie de gars du Saguenay, ceux de Voivod, où ils avaient joué des *covers* de Van Halen — en passant, explique Fortin, Pierre Bouchard, qui a joué déjà avec Mara Tremblay, se porte bien dans sa boutique d'ébéniste, de même que les autres gars des Parazit. Mais voilà qui nous éloigne du sujet principal, Fred Fortin, quoique, lors d'un entretien téléphonique au début de la semaine, ce dernier confiait avoir tenu le piano et l'harmonica pour eux.

Tue ce drum, donc. Vrai que la batterie a dû être tapochée rare pour avoir donné un son aussi cru que celui de ce disque, tout aussi énergique et recherché que le premier, mais dans le domaine des contrastes, dans le genre lo fi (bien que Fortin se tue à dire que, en ce qui le concerne, les albums hyperproduits peuvent sonner la canne). Le disque a été construit autour d'une bande d'amis, baptisée Gros Méné, avec son rock de garage, ses ski-dooes et son acide à mettre dans le chocolat (il faut entendre les gens entonner allégrement ce refrain lors des concerts déjantés que donne Fortin).

Avec Gros Méné, Fortin a déjà fait les FrancoFolies, en compagnie de Mara Tremblay. Il y revient. «On a besoin de c'té occasions-là. Dans le cadre des FrancoFolies, un spectacle pas cher pour le monde, ça fait encore plus plaisir, surtout en fin de soirée comme ça. On va faire un gros party.» A Montréal, le public suit Fred. A Québec aussi. Le ROQ (le reste du Québec) suit moins bien, faute de diffusion. Forcément, Fortin est trop cru pour les frères oreilles des radios commerciales. Musique Plus a refusé un premier clip, puis a fait tourner l'hiver

dernier le clip de *Canayens*. Dans les grands centres, Fred Fortin fait ses soirées tout seul, comme un grand. Récemment, pas plus loin qu'au Lac-Saint-Jean, son patelin à lui, il faisait récemment la première partie de Yelo Molo. C'est à n'y rien comprendre. Ah! le pouvoir de la télévision...

Poursuivons. La troisième et plus récente bestiole de Fortin allait dérouter ceux dont le travail est de commenter les disques. O.K., le disque n'est pas évident, avec sa façon de se situer à mi-chemin entre la chanson et le rock de garage, mais on savait que, avant ce disque, Fortin flirtait avec la poésie de bottine.

Ses histoires sordides n'hésitent pas à fourrer leur nez dans les recoins dits scatots, parlent de cul et autres désagréments: *Gaston* et ses poussées de morpion, *Gaspard* avec ses élans de crottin, des érections matinales (*Bandé dedans mon lit*) ou celles (*sic*) de ménagères tentées par *Mr. Net*, ou encore celles de prothèse en silicone (*Canayens*). Comble de paradoxe, le gratin de l'alternatif (l'expression lui colle bien) québécois, si tant est que le Gala des MIMI soit la vitrine d'une telle chose, lui a décerné le prix de l'artiste chanson de l'année. Rien pour simplifier les choses.

Fortin traite de questions d'actualité. Irrévérencieux, le gars? Sca-breux? Doté d'un humour inqualifiable, plutôt. Dans la forme, même, des tounes. Plein de décrochages, plein de petits cris qui viennent d'on ne sait où (du fond de la salle, peut-être?), plein de trouvailles amusantes qui disent à quel point ce qu'on entend n'est pas à prendre au premier degré.

Le gars arrive à rassembler monoclé pis matante, mais aussi le punk du coin de la rue. «C'est sûr que les punks écoutent les textes aussi. Je me mets pas sur aucun niveau quand j'écris. Mes histoires peuvent arriver à tout le monde. Gros Méné, c'est essentiellement rock'n'roll, fait que ça va aller chercher les trippoux de c'te genre de musique là. Pis des fois je fais des chansons plus smooth aussi, qui vont rejoindre d'autres sortes de personnes. On se ramasse avec un public ben varié. On aime ça de même. Quand t'arrives en spectacle, c'est le moment de rassembler toute c'te monde-là et de les amener ailleurs que là où ils vont aller d'habitude.»

VOIR PAGE C 2: FORTIN

SUITE DE LA PAGE C 1

A black and white photograph of two young men sitting on the ground in front of a wooden door. The man on the left has a beard and is holding a large can. The man on the right is looking towards him. They are both wearing casual clothing.

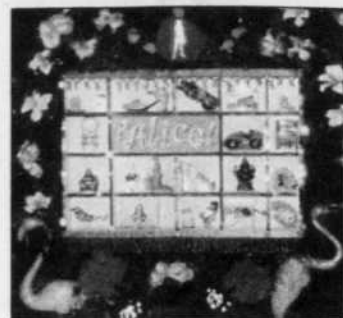
Fred Fortin: selon certains, il est ce qui est arrivé de mieux au rock québécois depuis des lunes

nates à Montréal. Lui reste dans son coin. Pas question de bouger pour l'instant. *«Je commence à faire des shows en solo. Je suis en train de développer un projet de show d'homme-orchestre [il joue presque tous les instruments de ses disques, Fred]. Je m'en vais me promener avec ça en Gaspésie, pis à Saint-Fortunat. Avant, j'adaptais mon matériel; là, je vais faire du stock composé pour ça.»* Juste après les FrancoFolies. *«Même tout seul, je veux faire danser les gens dans la salle.»* On ne doute pas un seul instant qu'il en soit capable. Certains disent qu'il serait ce qui est arrivé de mieux au rock québécois depuis des lunes. On aurait tendance à les suivre là-dessus. Et dire que le gars n'a pas encore trente ans.

**FRED FORTIN
ET COMPAGNIE**
Aux FrancoFolies
Le mercredi 1^{er} août
Spectrum, 23h

■ Lire aussi autres textes
sur les FrancoFolies
en pages C 6 et C7.

DIVAGATION DOUCE ?Alice! (Polyvesther/Local)



Depuis le temps qu'on entend parler de cette formation montréalaise, ?Alice! a finalement son disque. Le duo de choc qu'on pouvait entendre une fois de plus sur scène, la semaine dernière, dans le cadre des FrancoFolies — en vertu du deuxième prix remporté lors des dernières FrancoFolies — qui leur a valu cette invitation — ne déçoit pas sur disque, loin de là. On le savait eclectique, ce duo formé de Vladimir Garand (ex-Balthazar), très fort aux guitares et aussi aux voix, et d'Esther Tëman, avec sa voix effacée. On le savait aussi de plus en plus à l'aise sur scène. Superbement produite, cette bien nommée Divagation douce ne freine en rien la vivacité du groupe. 15 morceaux démontrent la capacité d'?Alice! à sauter du rock de garage à la pop reggaeuse mais efficace puis au reggae bonbon. Ce que l'album retient de la présence sur scène de ce drôle de couple, c'est qu'il conserve la touche de la formation à proposer une théâtralité qui évite de devenir irritante. Parfois bédesèque avec Cacaroule, parfois creepy avec Le Repos de Sarah et certaines autres, comme Bottes de cuir, enlevante sur scène comme sur disque, tout l'album est réalisé avec un plaisir palpable et contagieux. Des «délirs» viennent ponctuer la galette, qui n'est pourtant faite que de cela: brefs intermèdes instrumentaux. Tout l'album fait dans les virages sans clignotants, nous emmenant dans une course folle à travers les paysages d'une foule de musiques et d'une instrumentation variée, juste ce qu'il faut recherchée. Tout ça sur un fond de pop légère qui justifie les textes tout aussi éclatés. Même la version tristounette de Poupée de cire, poupée de son, de laquelle a été retiré le côté yéyé, ne semble (presque) pas de trop. Le «secret le mieux gardé» des derniers MIM!s ne mérite pas de le rester longtemps.

Bernard Lamarche

RENÉ BINAMÉ
Kestufé du wéekend?
(Aredje/Local)

O n ne peut s'empêcher. On aurait voulu trouver autre chose, mais ça nous revient. Ça nous hante. Franchement, ils ont dû se la faire dire des dizaines et des dizaines de fois (quoique, à bien y penser, peut-être pas). Bon, mais René Binamé, dans le bel, nous fait penser à un autre Belge, dont on ignore

ment, il change d'une pièce à l'autre, selon l'atmosphère», beaucoup le côté pogo. Comme il le dit si bien, René Binamé aime « juxtaposer et superposer les mélodies fluettes et les murs de guitares ». Aux FrancoFolies, à l'extérieur, le 31 juillet, et aux FrancOFFolies, le 1^{er} août, à la salle de l'X.

R. I.

R. I.

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

Beine DRY

Du 26 juillet au 4 août 2001

LES FRANCOFOLIES SE POURSUIVENT JUSQU'À SAMEDI PROCHAIN

www.francofolies.com
1-876-8989
ROGERS ANJ.

20h00 LES ÉVÉNEMENTS FORD ESCAPE

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts, 175, Ste-Catherine Ouest

Le PLYMOUTH

CITE
107.3 FM

CKAC 730

Samedi 4 août Spectacle de clôture

UNE OCCASION RARE A NE PAS MANQUER

LA GRANDE PAIX

Avec Florent Vollant, Richard Séguin, Daniel Boucher, Marc Déry, Chloé Ste-Marie, Michel Faubert, Claire Pelletier, Matten, Dominique Pétin, Yves Sioui-Durand et Lucien-Gabriel Jourdain

Samedi 28 juillet

CE SOIR!

Billets en vente à la porte

JULIETTE GRECO

Mercredi 1^{er} août

EN PRIMEUR À MONTRÉAL, ce mercredi

MICHEL JONASZ

Dimanche 28 juillet

DEMAIN À VOIR ABSOLUMENT!

MAURANE

2 soirées uniques jeudi 2 août et vendredi 3 août

ENCORE QUELQUES BONS BILLETS DISPONIBLES

ZACHARY RICHARD ET ISABELLE BOULAY

EN PLEIN COEUR BAYOU

20h30 95.1

CHANSONS INTIMES

La Presse

Club Soda
1225, St-Laurent

CITE
107.3 FM

ARTHUR H. «MADAME X»

Invitée: JORANE: 28 juillet

ARTHUR H.
À LA BACHIBOUZOUK: 29 juillet

Ce soir!

Billets en vente à la porte

complet

Le sort de l'ombre.

EXCEPTIONNEL!

vendredi 3 août

EDGAR BORI

Chante Félix en colère

DU FELIX RÉINVENTÉ samedi prochain

PIERRE HAREL

UN INCLASSABLE à voir ce mercredi et ce jeudi

mercredi 1^{er} et jeudi 2 août

ARNO

BILLETS EN VENTE

- au Spectrum
- à la Place des Arts (514) 842-2112
- www.pda.qc.ca
- et aux comptoirs Admission

Pour commander vos billets par téléphone

(514) 790-1245

www.admission.com

FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots

Place à la littérature

11^e ÉDITION

du 30 juillet au 27 août 2001

Lundi 30 juillet

Rires et soupirs : L'HUMOUR AU FÉMININ

Recherche et collage de
Lucie Joubert
Avec Sylvie Tremblay, Marie-Lise
Pilote, Suzanne Champagne.
Accompagnées au piano par
Nadine Turbide
Mise en lecture de
Béatrice Picard

Lundi 6 août

Promenade en proses

«Dans l'univers de Reiner Maria
RILKE et de Virginia WOOLF»
Recherche, collage et mise en
lecture de Marcel Pomerlo
Avec Daniel Gadouas, Danny
Gilmore, Monique Miller
Accompagnés au piano par
Érik Shoup

Lundi 13 août

Dernières lettres de STALINGRAD...

Recherche, collage et mise en
lecture de Marie-Louise Leblanc
Avec Françoise Faucher, Marcel
Pomerlo, Christian Bégin, Denis
Trudel, Claude Gagnon

Lundi 20 août

Clarice Lispector De BRÉSIL et de BRAÏSE

Texte et montage de Claire Varin
Avec Élise Guibault,
Sophie Faucher, Daniel Thomas
Mise en lecture de France Castel

Lundi 27 août

Encore CINQ minutes de Françoise Loranger

Avec Monique Mercure, Guy Provost,
Markita Boies, Michel Poirier
Mise en lecture de
Monique Duceppe

Maison des Arts de Laval

1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

BILLETTS EN VENTE / RÉSERVATIONS
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040
Réseau Admission (514) 790-1245
Tous les spectacles sont à 20h00.

Prix régulier: 19 \$
Prix étudiants et aînés: 17 \$
(taxes incluses)
Série abonnement :
25 % de réduction

Québec

Centre de culture québécoise et de la littérature
Maison des Arts de Laval

Tourisme
LAVAL

Média
Presse

Alfred Dallaire

Alonzo LE DEVOIR

LES ARTS

VIE D'ARTISTE

La bédé à bout de souffle

L'artiste Siris s'insurge contre l'image de l'artiste pauvre et misérable à laquelle il essaie d'échapper à l'ombre d'un potager de Saint-Armand

Ils sont écrivains, danseurs, musiciens. Ils sont aussi plongeurs, moniteurs, cascadeurs, médecins. Pour notre série de l'été, nous vous invitons à partager la double vie que doivent presque toujours mener les artistes qui décident de pratiquer leur art sans cesser de faire bouillir la marmite. Docteur Je-kyll et Mister Hyde ont aussi un visage souriant.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Depuis environ un an, le bédéiste Siris vit avec Line Gamache, sa compagne qui est aussi artiste, à la campagne, dans une petite maison de Saint-Armand, dans les Cantons-de-l'Est. Sur leur terrain, il y a un grand jardin où poussent des fleurs, des tomates et autres légumes: une façon comme une autre d'essayer d'atteindre un certain degré d'autosuffisance.

Car vivre de la bande dessinée au Québec demeure pour le moins hasardeux. Siris en sait quelque chose, lui qui signait des bédés incendiaires sur la pauvreté et ses aléas dans les cahiers *Baloney 1* et *2 du Zoo de la rue Quartier*, parus aux Éditions Zone convective.

Ses personnages, parmi lesquels on retrouve La Poule et Rézin sec, sont régulièrement aux prises avec des employeurs sans scrupules ou des boulots peu réjouissants. Homme à tout faire dans un restaurant, employé chargé de mettre les bouteilles de bière dans des caisses dans une brasserie, en passant par des épisodes de simple assisté social, ses personnages ont des parcours qui ressemblent beaucoup à celui de Siris, ou à d'autres ar-

tistes du domaine de la bande dessinée au Québec.

«C'est sûr que ça m'a inspiré, dit-il, mais on n'est pas obligés de vivre dans la misère pour être inspirés.» Ses expériences au Holiday Inn, chez Molson, chez McDonald's, ou à la chaîne de restaurant Le Commensal l'ont marqué au fer rouge. Et d'ailleurs, il s'insurge contre une certaine image de l'artiste maudit, comme si tout artiste devait nécessairement vivre pauvre et misérable.

Bénévole

L'homme, qui a aujourd'hui 38 ans, s'est pourtant démené pour participer à divers fanzines, divers festivals, pour animer le petit monde de la bédé québécoise. De *Krypton à Rectangle*, deux fanzines qui n'existent plus, en passant par le Festival de la bande dessinée du Québec, il a cru longtemps pouvoir vivre de ce qu'on appelle désormais le 9^e art.

«Mais le travail pour les fanzines, c'est toujours bénévole, tu les tiens à bout de bras», se souvient-il. En 1992, il obtient une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec. Et puis, c'est le 7^e Festival de la bande dessinée de Montréal. «On essayait de faire connaître les bédéistes, de faire des événements», dit-il. Le festival, à la suite de querelles intestines, ne s'est pas renouvelé.



La discrimination et l'emploi, le thème de cette murale de Siris sise à l'angle des rues Marquette et Laurier.

Et c'est ensuite au bar Le Cheval blanc que Siris dégote un emploi, d'abord pour faire le ménage, puis comme busboy. «C'était un milieu d'artistes et cela me plaisait. C'est un bar où j'ai déjà exposé», dit-il. C'est encore au Cheval blanc que Siris vend régulièrement les calendriers illustrés qu'il confectionne avec sa compagne Line Gamache.

Depuis, il a aussi tenté de renouer avec le métier d'illustrateur, où les débouchés sont plus nom-

breux. Il est l'auteur de plusieurs murales qui ornent les murs de la métropole. L'une d'entre elles, trônant à l'angle des rues Marquette et Laurier, porte sur le thème de la discrimination dans l'emploi. On peut y voir une file de personnes attendant à un bureau d'embauche. L'autre, dans le Chinatown, porte sur la nécessité de fleurir Montréal. La première murale avait été commandée par l'organisme Art-Mur.

Le calme nécessaire

Récemment, il a aussi effectué un voyage en France, à la suite duquel a notamment été publiée une édition hors série du magazine français *Ferraille*, intitulée *Montréal, île secrète de la bd*, présentant des artistes du monde de la bande dessinée québécoise. Aujourd'hui, Siris travaille aussi sur l'illustration d'un livre pour enfants, intitulé *Max et Maurice*, dans lequel Christiane Duchesne reprendra une vieille légende européenne impliquant des jumeaux. Et lors de notre rencontre, Siris confectionnait, pour une commande, une lampe en papier mâché représentant des personnages.

En déménageant à la campagne, il espère améliorer sa qualité de vie.

«La pauvreté, cela finit par avoir un impact sur la santé», remarque-t-il. Dans le calme de la campagne, il souhaite trouver la

tranquillité nécessaire pour créer. Mais même près du joli village de Saint-Armand, il faut avoir une auto pour circuler, payer les comptes et, jusqu'à récemment, Siris travaillait comme aide-cuisinier dans un restaurant des environs. Il faut bien boucler les fins de mois. Et pourtant, créer demande du temps, du temps et de la concentration.

Autrefois, remarque-t-il, ce qui était difficile, c'était d'être édité. Aujourd'hui, c'est plutôt d'être distribué. Les *Baloney* de Siris ont été publiés chez Zone convective, une petite maison d'édition démarrée par Yves Millet, qui tient aussi une librairie spécialisée en bédé québécoise, la librairie Fichtre, située à l'angle des rues Bienville et Rivard. Depuis, Zone convective a fusionné avec Mille-Îles, une maison d'édition qui chapeaute aussi les Éditions des 400 coups.

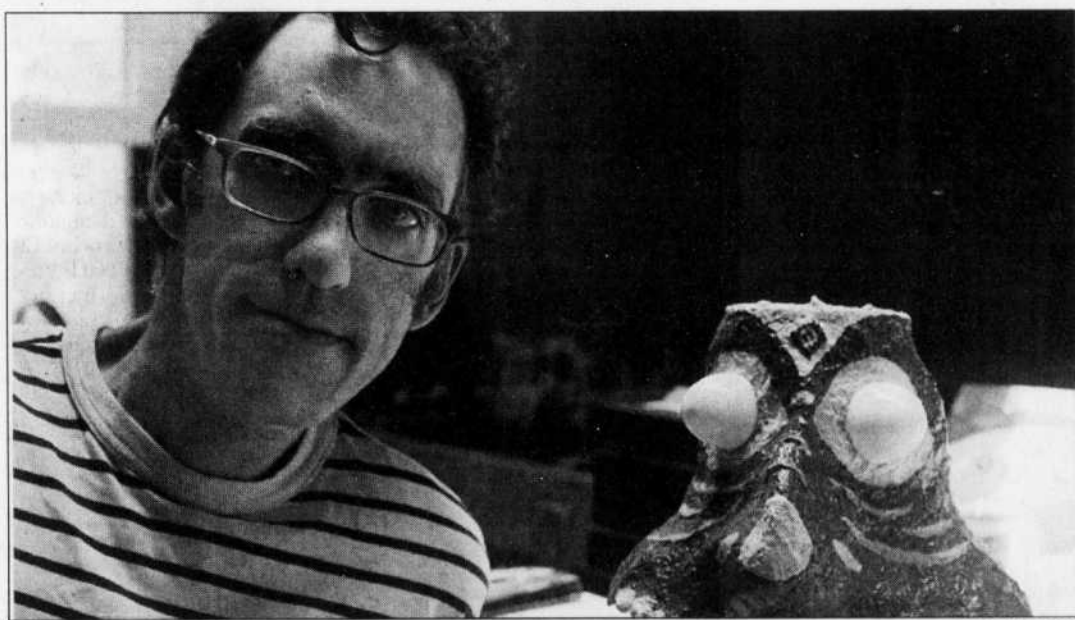
Dans la librairie d'Yves, on trouve les derniers fanzines québécois, *Mensuel*, *Zine zag* ou *Kessé*. «Le monde de la bande dessinée, cela fonctionne par vagues. En ce moment, je dirais qu'on est dans un creux», dit Yves Millet. Oh, il y a bien quelques bédéistes qui survivent grâce aux revues d'humour, soit *Safarir* ou, auparavant, *Croc*, mais en général on ne vit pas de la bande dessinée au Québec.

Parmi les autres éditeurs de

bandes dessinées au Québec, mentionnons L'Oie de Cravant, La Pastèque, les Éditions Kami-Case, Soulières. A Montréal, l'éditeur de bandes dessinées anglais le plus ancien est Drawn and Quarterly. Selon Millet, au Québec, l'artiste le plus connu dans le monde de la bande dessinée est Julie Doucet, bédéiste qui est traduite en français (elle écrit en québécois), en anglais et en allemand.

«En France, raconte Yves Millet, dans chaque petite localité, des budgets de loisirs sont accordés à la promotion des bandes dessinées. Cela a favorisé la formation de plusieurs petites maisons d'édition. Ici, les municipalités accordent des budgets de loisirs pour les sports, par exemple.» De son côté, Siris salue aussi le dynamisme d'entreprises comme l'Agence Wallonie-Bruxelles, qui invite régulièrement des auteurs de bandes dessinées québécoises en Europe.

Pourtant, il y a des amateurs de bande dessinée québécoise. «Quand un titre québécois sort, j'en vends plus d'exemplaires qu'un titre français ou américain. Mais les titres européens et américains sont tellement plus nombreux qu'ils représentent une part plus importante du chiffre d'affaires», dit Millet. C'est l'éternel limite du marché francophone en Amérique du Nord.



Siris: la pauvreté finit par avoir un impact sur la santé.

LINE GAMACHE

Les poètes sont maudits

Des chercheurs américains décèlent des tendances suicidaires chez certains jongleurs de mots après une minutieuse analyse de leurs œuvres

AGENCE FRANCE-PRESSE

L'analyse des œuvres des poètes peut permettre d'y déceler d'éventuelles tendances suicidaires cachées, affirment des chercheurs américains dans la revue *Psychosomatic Medicine* publiée mercredi.

«Les poètes suicidaires sont plus détachés des autres et d'avantage préoccupés d'eux-mêmes», affirme l'un d'entre eux, Shannon Wiltsey Stirman, de l'Université de Pennsylvanie.

Avec son collègue de l'Université du Texas, James Pennebaker, elle a effectué une analyse textuelle informatique comparée du langage contenu dans 156 œuvres de neuf poètes qui ont mis fin à leurs jours avec celui de 135 poèmes de neuf auteurs n'ayant pas commis de suicide.

Tous étaient de nationalités américaine, britannique ou russe.

Obsédés par le «je»

Dans les poèmes écrits tout au long de leur carrière, les poètes suicidaires utilisent beaucoup plus que les autres la première personne: «je», «moi», «mon» ou «ma», etc. Ils utilisent également davantage de mots associés avec l'idée de la mort et ont tendance à moins recourir,

au fur et à mesure que leur œuvre progresse, à un vocabulaire de communication, illustré par les mots «parler», «partager» et «écouter» et leurs dérivés, notent les chercheurs.

«Ces recherches montrent que l'analyse textuelle peut révéler des caractéristiques d'écriture susceptibles d'être associées au suicide et, par conséquent, utiles pour prédire le suicide parmi les poètes», écrit Mme Stirman.

Les auteurs de ces recherches soulignent cependant que, si les taux de suicide sont plus élevés chez les poètes que chez les auteurs d'autres catégories littéraires, la plupart ne mettent pas fin à leurs jours.

De plus, les poètes suicidaires souffrent généralement de dépression au cours de leur existence.

Les poètes suicidaires retenus pour cette étude sont John Berryman, Hart Crane, Sergej Esenin, Adam Gordon, Randall Jarrell, Vladimir Maïakovski, Sylvia Plath, Sarah Teasdale et Anne Sexton.

Les autres, non suicidaires, sont Matthew Arnold, Lawrence Ferlinghetti, Joyce Kilmer, Denise Levertov, Robert Lowell, Osip Mandelstam, Boris Pasternak, Adrienne Rich et Edna St. Vincent Millay.



Le Festival des Arts DE ST-SAUVEUR

26 juillet au 5 août 2001

Spectacles gratuits sur la scène extérieure!

Bia • Chantier • Montréal Tango
Juan José Carranza
Mazik • Le Grand Déangement

Réservation : 450.227.9935

Admission : 514.790.1245 / 1.800.361.4595

www.artssaintsauveur.com



Patrimoine canadien



LE DEVOIR

LA SÉRIE POWER CORPORATION DU CANADA

Jeune Ballet du Québec & l'École Supérieure de danse de Marseille
26 juillet, 20 h 30

La crème de la jeune relève québécoise et française.

Rambert Dance Company *Première Canadienne!*
27 & 29 juillet, 20 h 30

La plus ancienne et la plus importante compagnie de danse moderne d'Angleterre.

L'Orchestre de chambre I Musici

28 juillet, 20 h 30
Présente un Hommage à Verdi avec la soprano Giana Corbisiero et le ténor Marc Hervieux.

Création originale - 2001 - A River in a Dry Land
31 juillet et 1^{er} août, 20 h 30
Première mondiale de la création originale de Sarah Slipper & Alan Terriciano, gagnants de l'édition 2000 du concours de chorégraphie et de composition musicale.

Andrea Boardman

31 juillet, 20 h 30
Grande première de la carrière solo de cette danseuse étoile des Grands Ballets Canadiens.

PPS DANSE

1^{er} août, 20 h 30
Présente BAGNE pour femmes. Acclamé par le public et la critique à New York.

Complexions *Première Canadienne!*

2 & 4 août, 20 h 30
Jeune compagnie New Yorkaise qui connaît un immense succès international.

Natalie Choquette

3 août, 20 h 30
«Potins exquis et divines confidences»

Kate et Anna McGarrigle

5 août, 20 h 30
De retour dans leur village natal.



Musiques alternatives

La relève prend le macadam

Limoilou accueille Lili Fatale, Mass Hysteria et Mickey 3D

DAVID CANTIN

En six ans, le festival Envol et macadam a beaucoup grandi. La fête populaire du quartier de Limoilou, à Québec, ne cesse d'ailleurs de prendre de l'expansion. Encore cette année, on précise les objectifs de même que les choix musicaux. Il s'agit donc, plus que jamais, de favoriser les nouvelles tendances tout comme la relève.

Pour l'édition 2001, Lili Fatale, Mass Hysteria et Mickey 3D comptent parmi les têtes d'affiche. Du 1^{er} au 5 août, plus de cinquante spectacles d'artistes, pour la plupart de la scène alternative, qui suscitent déjà un intérêt grandissant.

Par la force des choses, est-ce qu'Envol et macadam serait sur le point de devenir un off non officiel du Festival d'été de Québec? On précise pour ne pas brouiller les cartes ou confondre les lecteurs. Les deux événements n'ont absolument rien à voir entre eux, si ce n'est qu'ils présentent des artistes sur des scènes extérieures durant la période estivale. Alors que le Festival d'été a une solide réputation qui le précède et se tient début juillet, le jeune festival de Limoilou tente de se faire une place alors que commence le mois d'août. Côté budget, la comparaison est évidemment inutile.

Québec, France et États-Unis

Cela ne veut pas dire qu'Envol et macadam restera à jamais dans l'ombre. Au contraire, les organisateurs se démarquent en offrant un tremplin enviable aux artistes professionnels et aux nouveaux venus qui «choisissent d'évoluer hors des normes dominantes». Pour les candidats, qui se succéderont sur les scènes du parc Cartier-Brébeuf, du Kashmir, du Bal du Léopard et du Centre François-Charron, on est allé voir du côté du Québec, de la France et des États-Unis.

On évitera de dresser une liste exhaustive de la plupart des groupes comme des musiciens qui se croiseront lors de ces cinq jours. Plusieurs auront déjà passé par la rampe des FrancoFolies de Montréal. C'est le cas, notamment, de Lili Fatale, qui viendra présenter les nouvelles pièces de son deuxième album, *Panavision*, en fermeture le 5 août.

La jeune formation est à l'image d'Envol et macadam: une musique accrocheuse, aux multiples influences, qui est capable tout de même de rejoindre un bon

nombre d'auditeurs. La pop de ce trio, qui fusionne l'électronique, une new-wave très *eighties* et un rock plus actuel, pourrait très bien fonctionner sur la scène à l'angle de la 3^e Avenue et de la 6^e Rue.

On surveillera, en première partie, les Montréalais de Modern Stories, gagnant du volet rock du concours «Jeune relève alternative Envol et macadam». Quoi d'autre? La soirée d'ouverture du mercredi mettra en vedette de vieux habitués du festival, les Planet Smashers.

On sait à quel point le ska-punk de ces vétérans peut être efficace. On dit aussi beaucoup de bien de Flashlight, de l'Ontario. Le festival Polliwog s'associe cette année à Envol et macadam afin d'en mettre plein la vue. Figure de proue de la scène indépendante française, Mass Hysteria nous a toujours habitués à des prestations aussi énergiques que mémorables. Les rythmes lourds et décapants seront donc de la partie, avec Anonymus, au parc Cartier-Brébeuf le 2 août.

Hip-hop avec Passi

En plus de quatre autres groupes, il ne faudrait surtout pas oublier de mentionner la présence du toujours coloré Mononc'Serge et ses «tounes thrash» au programme du Polliwog.

Le vendredi, on aura droit à une tout autre ambiance alors que le hip-hop de l'ex Ministère A.M.E.R., Passi, résonnera dans le même environnement naturel.

Également de France, Neg'Maron offrira sans doute quelque chose d'un peu plus léger.

Du côté de la relève, Blakk Berretta et Hornorme de Québec ainsi que Latitude Nord et Prodige de Montréal seront du spectacle.

Pour ce qui est de samedi, plusieurs auront hâte de découvrir le folk bondissant du collectif français Mickey 3D. On se demande, toutefois, ce que Martin Deschamps vient faire dans un pareil contexte.

Pour ceux qui préfèrent un rock beaucoup plus corrosif, Marionnet X et Kataklysm devraient retenir l'attention au Kashmir. Il y aura aussi des marathons raves au cours du week-end. Un volet techno, donc, une première. Comme quoi Envol et macadam a la ferme intention de se faire remarquer.

Envol et macadam, sur différentes scènes à Limoilou, Québec, du 1^{er} au 5 août.

Un tremplin enviable pour les artistes qui évoluent hors des normes

CINÉMA

Vie ouvrière

Everybody's Famous explore l'absurdité des rêves fabriqués à l'usine du désespoir urbain

EVERYBODY'S FAMOUS

Écrit et réalisé par Dominique Deruddere. Avec Josse De Pauwn, Werner De Smedt, Eva van der Gucht, Thekla Reuter, Gert Portael. Image: Willy Stassen. Montage: Ludo Troch. Musique: Raymond van het Groenmoud. Belgique-Pays-Bas-France, 2000, 92 minutes.

MARTIN BILODEAU

La Belgique est en passe de devenir un haut lieu du cinéma européen. Plusieurs films récents (*Une liaison pornographique*, *Ma vie en rose*) le laissent entrevoir; voilà qu'*Everybody's Famous*, comédie réalisée par le Flamand Dominique Deruddere (*Suite 16*), confirme l'importance grandissante de cette cinématographie.

Récent candidat à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, *Everybody's Famous* s'inscrit dans la mouvance d'un cinéma socialement engagé dont le maître à penser demeure Ken Loach. Cela dit, le film de Deruddere, sur le kidnapping d'une star de la variété par un ouvrier au chômage qui désire obtenir une audition pour sa fille et un tremplin pour sa chanson, se dégage de l'influence directe du réalisateur de *Raining Stones*. Le film évoque plutôt l'univers absurde et gris des villes ouvrières du Plat-Pays, si bien décrit dans *Les convoyeurs attendent* de Benoît Mariage, non sans rappeler, par son récit porté par les illusions désespérées de personnages en mal de symboles de résistance socioéconomique, l'excellent *Billy Elliot* de Stephen Daldry.



ARCHIVES LE DEVOIR

Célèbre, mais pas pour longtemps. Rien ne fonctionne comme prévu dans *Everybody's Famous*.

Comme dans ces deux films, fort différents, les torrents d'humour qu'*Everybody's Famous* canalise viennent de ce que rien, dans le plan de Jean (Josse De Pauwn), ne fonctionne comme il l'avait prévu. Son partenaire ravisseur (Werner De Smedt), un jeune ouvrier licencié de l'usine en même temps que lui, n'est pas très habile et sème des indices à la pelle. Leur otage (Thekla Reuter) n'oppose pour sa part aucune résistance, la jeune coqueluche de la télé semblant plutôt bien disposée à l'idée de ces petites vacances qu'on lui impose. Le gérant de celle-ci (Victor Low), désigné par Jean pour négocier la «rançon», voit dans le rapt un coup publicitaire extraordinaire et en repousse l'issue du mieux qu'il

peut. La jeune Marva (excellente Eva van der Gucht), pour sa part, en a marre des efforts que consacre son père à faire d'elle une star de la télé: «*Pourquoi ne chantes-tu pas une chanson en flamand?*», lui demande-t-il au terme de chaque fête de village où, en Vanessa Paradis ou en Madonna, elle s'humilie en participant à des concours de chant.

Un monde de toc

Le scénario de Deruddere — qui s'est fait connaître en 1987 avec un premier opus noir comme la suite, *Crazy Love*, tiré d'une nouvelle de Bukowski — marque les épisodes de son histoire par des bulletins de nouvelles, lesquels illustrent, de façon volontairement caricaturale, la complaisance et

l'absence de rigueur d'un médium qui adresse ses divertissements débiles au plus bas dénominateur humain.

C'est pourtant dans ce monde de toc et de paillettes que Jean, personnage tragicomique, merveilleusement interprété par Josse De Pauwn (une gueule de pauvre type mais l'étincelle dans l'œil), rêve de voir évoluer sa fille. C'est aussi par l'entremise de ce médium voyeur et déshumanisant que le père et la fille, ultimement, réussiront à communiquer. C'est là le paradoxe de ce film burlesque, qui porte en lui tout l'espoir d'un monde ouvrier — qu'on dit, injustement, né pour un petit pain — et l'absurdité désespérée des rêves de ceux qui, justement, rêvent d'en sortir.

L'écoute infernale

Une comédie stupide «made in Paris» afflige nos écrans

LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE

Réalisation: Charles Nemes. Image: Étienne Fauduet. Montage: Dominique Gallieni. Musique: Jean-Claude Vannier. Avec Éric Judor, Ramzy Bedia, Marina Fois, Serge Riaboukine. France, 2000, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Imaginez Normand Brathwaite ou Martin Petit dans une comédie stupide. Facile. Puis, imaginez cette comédie stupide sur les écrans parisiens. L'image vaut mille mots, et pas des plus beaux. La Tour Montparnasse infernale, de Charles Nemes, nous fait subir à l'envers cette affligeante épreuve. Ses vedettes sont deux humoristes de la radio française, Éric et Ramzy, qui ont connu un énorme succès (franchement incompréhensible, et ça vaut pour nos niaisés à nous) en abusant de la recette du tandem «*Dumb and Dumber*», recette qu'ils ont appliquée, pour leur baptême cinématographique, à un scénario inspiré (le mot est fort) de *Die Hard* et autres films catastrophes.

Or voilà, la salle est bien plus catastrophée que ces deux énergumènes qui, sur l'écran, en font des tonnes et se démenent pour empêcher des méchants de commettre un cambriolage, avec la complicité d'une directrice exaspérée (Mari-



ARCHIVES LE DEVOIR

La Tour Montparnasse infernale: un réel gâchis

na Fois) qu'ils ont prise pour une victime mais qui tire pourtant les ficelles en manipulant son homme de main (Serge Riaboukine).

Il suffit d'à peine deux minutes de visionnement pour atteindre le fond du tonneau, où cette insipide pochade nous maintient jusqu'à la fin, les épaules clouées à la paroi. De toute évidence, les deux humoristes (ou comiques, mot qui leur convient davantage) n'ont pas su saisir l'occasion que leur offrait le

cinéma et développer plus avant leurs personnages. Ils ont plutôt l'air prisonniers, comme nous, d'une blague qui tourne en boucle et d'un scénario qui ne leur donne pas assez de carburant pour se rendre à la fin autrement que sur les genoux.

Devant pareil spectacle, la plate mise en scène de Claude Nemens et la démission apparente de tous les intervenants du film (de la photo au montage en passant par la

musique de Jean-Claude Vannier, on sent le même je-m'en-foutisme) ne surprennent personne. Non, l'étonnement vient plutôt de ce que *La Tour Montparnasse infernale* ait remporté le prix du public à Comédie, le week-end dernier. J'aime supposer que la grande première orchestrée pour le film par son distributeur, et le passage à Montréal d'Éric et Ramzy, largement plébiscité dans nos médias complaisants, ne sont pas étrangers à ce choix.

L'artillerie lourde

À L'ATTAQUE!

Réalisation: Robert Guédiguian. Scénario: Jean-Louis Milesi, Robert Guédiguian. Avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Frédérique Bonnal. Image: Bernard Cavalié. Montage: Bernard Sasia. Musique: Jacques Menichetti. France, 1999, 90 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Contrairement à ce que plusieurs aimeraient croire, Robert Guédiguian habite Paris depuis plus de 25 ans mais avoue qu'il ne peut tourner ailleurs qu'à Marseille, sinon, affirme-t-il, «ce serait comme tourner dans une langue étrangère». Voilà pourquoi le réalisateur de *Marius* et *Jeannette* fait parler dans une langue si juste et si belle des protagonistes vivant à l'ombre de Notre-Dame-de-la-Garde mais semble vouloir s'éloigner, à pas feutrés, de la candeur des débuts, d'un gauchisme de bon aloi, cédant à la tentation de réfléchir à voix haute, et sans beaucoup de re-

cul, sur sa pratique de cinéaste.

Après le portrait désolant d'une cité en proie à la déchéance dans *La ville est tranquille*, Guédiguian retrouve un ton plus léger, moins fataliste, dans *À l'attaque!*, où le quartier de l'Estaque devient une fois de plus le théâtre (ou plutôt le ring, voire le champ de bataille...) de cette sempiternelle lutte des classes qui ne viendra pas à bout de l'énergie débordante de ses protagonistes. Ceux-ci en ont à revendre malgré les longues heures de travail, l'insécurité financière et la solitude; c'est en se serrant les coudes, et en s'en voyant quelques vacheries, que Lola (Ariane Ascaride), veuve plus ou moins joyeuse, tente de maintenir à flot son garage avec l'aide de son père Pépé (Jacques Boudet), son frère Gigi (Gérard Meylan), sa belle-sœur Marthe (Frédérique Bonnal) et son cousin Jean-Do (Jean-Pierre Darroussin). Mais comment se débrouiller quand la banque ne veut plus vous prêter d'argent et qu'une multinationale pourtant prospère refuse de vous payer depuis trois mois? Pour éviter la faillite, même les jeux de séduc-

tion de Lola destinés au gérant de banque et les menaces de Gigi et Jean-Do au p.d.g. insensible dans sa chambre à coucher (où trône, clin d'œil ironique, un Cézanne illustrant le quartier de l'Estaque...) échoueront. Ne reste plus que les grands moyens et l'artillerie lourde.

Raconté ainsi, *À l'attaque!* ressemble à s'y méprendre à ses charmantes comédies de la débrouille et de l'entraide que sont *L'argent fait le bonheur* et *À la vie, à la mort*. Guédiguian éprouvait-il la sensation de se répéter, d'avoir fait le tour de ce monde pittoresque fourmillant de petites gens sans histoire? Le voici qu'il plaque à ce récit les élucubrations d'un réalisateur acariâtre et de son jeune scénariste (Jacques Pieiller et Denis Podalydès), dévoilés par l'écriture d'un film qui se met en place sous nos yeux, commentant les dires et les actions des personnages (des prolétaires peuvant-ils parler d'*«amitié érotique»*?; pourquoi ne voir que de loin l'amant de Lola avec qui elle batifole sur la plage?; certaines expressions ne sont-elles pas trop vulgaires?).

Ce procédé de mise en abyme

ou, plus communément, du film dans le film, fait sourire parfois, agace souvent et finalement déçoit: ne croyant pas à la seule force de son histoire, il y greffe des préoccupations plus personnelles (et, n'ayons pas peur des mots, bourgeoises) en faisant dévier le tout vers l'exercice de style ludique plutôt que le plaidoyer humaniste. Les multiples finales pour évoquer le cessez-le-feu temporaire entre les prolétaires dominés et la classe dirigeante égoïste et hypocrite (les patrons, une fois de plus chez Guédiguian, passent à la moulinette) surprennent et amusent par leur touchante naïveté, mais cette accumulation d'artifices apparaît assez vaine. *À l'attaque!* permet surtout l'habituel déploiement du bataillon d'acteurs qui compose l'univers de Guédiguian, à commencer par la toujours sensible Ariane Ascaride et les incontournables Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin, formant ainsi l'une des plus belles familles artistiques du cinéma français. Une famille jamais à court d'enthousiasme mais ici, visiblement, en cruel manque de souffle et d'inspiration.

PIPER PERABO JESSICA PARÉ MISCHA BARTON

Rebelles

UN FILM DE LEA POOL

★★★★★

«Après le touchant *Emporte-moi*, ce film est bouleversant d'intensité. Il faut souligner la performance incomparable de Piper Perabo, tout simplement extraordinaire!»
— Journal de Montréal

«Un très beau film, poignant et intelligent!»
— MATH CASSIN, La Presse

Citytv CKOI 56.9 FM

À L'AFFICHE!

13 LE FORUM 22 BROSSARD CAWENDISH

LES ARTS

CINÉMA

Des singes et des barbares

Tim Burton livre une version glauque, sombre et admirablement dessinée de La Planète des singes, proche de l'univers de Kubrick

PLANET OF THE APES (LA PLANÈTE DES SINGES)

Réalisation: Tim Burton.
Scénario: William Broyles Jr., Lawrence Konner, Mark Rosenthal. Image: Philippe Rousselot. Montage: Chris Lebenzon. Musique: Danny Elfman.
Avec Mark Wahlberg, Tim Roth, Helena Bonham Carter, Michael Clarke Duncan.
États-Unis, 2001, 125 minutes.

MARTIN BILODEAU

Dès les premières images de *Planet of the Apes*, le tout nouveau film de Tim Burton (*Edward Scissorhands*, *Sleepy Hollow*) inspiré du roman de Pierre Boulle, on devine que l'univers dans lequel nous sommes invités à pénétrer est plus proche de celui de Stanley Kubrick, tel que le suggère l'épître spielbergienne *AI*, que de celui imaginé par Franklin F. Schaffner dans la première adaptation cinématographique de ce roman.

De fait, le premier film, produit en 1967, soit en pleine guerre froide, mettait l'homme en garde contre le péril nucléaire et contre lui-même, en le plongeant dans un monde à l'envers sur lequel pesait un soleil de plomb. Dans la version glauque, sombre et admirablement dessinée de Burton, de beaucoup supérieure à la première, la déchéance humaine est montrée comme une fatalité contre laquelle l'homme, apparemment, ne peut rien.

Paradoxalement, le théâtre d'ouverture du film est celui d'une base spatiale en l'an 2029. Dans cet espace blanc qui rappelle 2001: *L'odyssée de l'espace*, des humains vêtus de blanc apprennent à des chimpanzés domestiqués à conduire des vaisseaux spatiaux. En voulant sauver un de ses cobayes égarés dans le «cosmos immédiat», le capitaine Leo Davidson (l'étonnant Mark Wahlberg)

traverse un orage magnétique, perd le contrôle de son appareil et s'écrase sur une planète dominée par une communauté de singes chasseurs d'hommes. Une communauté qui, à l'inverse de la démocratie parlementaire à ciel ouvert illustrée dans le film de Schaffner, ressemble à une monarchie médiévale, avec sa terreur institutionnalisée, son grégarisme social et le profil gothique de son environnement, prodigieusement stylisé.

Ni Cornelius, ni Zira

Ne cherchez pas ailleurs que dans la ligne maîtresse une quelconque ressemblance avec le film que nous connaissons tous. Les sympathiques Zira et Cornelius n'existent pas dans le monde de Tim Burton, où les chimpanzés sont encore en rapport avec leur nature animale et où les humains n'ont jamais cessé de parler. Ces derniers ne cherchent pas non plus le chaînon manquant de leur mésaventure terrestre, le scénario axant plutôt son intrigue sur la découverte, par les singes, de leurs véritables origines.

Aussi, en parallèle avec la fuite de Davidson, la véritable enquête est conduite par Ari (Helena Bonham Carter, remarquablement juste sous un maquillage sidérant), une chimpanzé avant-gardiste et perspicace, qui voit en ce «mâle venu des étoiles» l'individu qu'elle attendait pour illustrer sa théorie sur l'égalité intellectuelle des humains et des singes. Pour leur part, les quelques humains qui suivent Davidson dans sa fuite reconnaissent en lui un messie qui les délivrera de la tyrannie des singes, tout entière comprimée dans le personnage de Thade (Tim Roth, sur la même note du début à la fin), un singe assoiffé d'un pouvoir qu'il désire asséoir en prenant l'hérétique Ari, fille de sénateur, pour femme. Celui-ci transformera l'ultime chasse à l'homme du film, qu'il conduit lui-même, en une cavale contre la connaissance



SAM EMERSON

Le héros de la Planète des singes, Mark Wahlberg, a maille à partir avec Thade, un méchant singe et néanmoins dirigeant militaire joué par Tim Roth.

que recèle la zone interdite où Davidson et ses amis se dirigent.

Tout près de Boule

Burton n'est pas dupe du jeu de miroir que suggère le roman de Boule, dans lequel l'homme contemple sa propre barbarie à travers le comportement de son prédateur le singe. Comme il fallait s'y attendre du réalisateur de *Batman*, le film est riche en dé-

tails et en réflexions (sur la nature humaine, le pouvoir et la corruption) agencées de telle sorte qu'elles ne nuisent pas à la compréhension, au premier degré, du film, mais enrichissent l'expérience des cinéphiles plus exigeants.

Certes, Burton fait quelques entorses à la rigueur pour satisfaire aux exigences du cinéma grand public. À travers le personnage spielbergien du valeureux

garçon désireux de combattre après de Davidson, les quelques scènes d'épouvante usinée et même le glissement dramaturgique de la dernière séquence, on sent le désir du cinéaste, à la suite

de l'échec public de *Sleepy Hollow*, de faire l'unanimité. Dans ce monde déjà à l'envers, peut-être les spectateurs préféreront-ils ce très bon film au chef-d'œuvre gothique qui l'a précédé.

«...un film réussi...»
- La Presse

«Un film vibrant.»
- Los Angeles Times



Un film de Ken Loach

Bread & Roses

À L'AFFICHE!
V.O. SOUS-TITRES FRANÇAIS

«UNE FRESQUE RÉALISTE
ET ATTACHANTE...»
- Libération

Clotilde Courau • Vincent Elbor • Géraldine Pailhas



La parenthèse enchantée
Un film de Michel Spinoza

à l'affiche!
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

1 MILLION \$
BOX-OFFICE!

THIERRY LHERMITTE GÉRARD DÉPARDEU DANIEL AUTEUIL
LE PLACARD
Un film écrit et réalisé par FRANKS VERB

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

REPRENDRE LA PLANÈTE

LA PLANÈTE DES SINGES
VERSION FRANÇAISE DE «PLANET OF THE APES»

MARK WAHLBERG
TIM ROTH **HELENA BONHAM CARTER** **MICHAEL CLARKE DUNCAN**

TWENTIETH CENTURY FOX PRÉSENTE UNE PRODUCTION DE ZANUCK COMPANY
UN FILM DE TIM BURTON MARK WAHLBERG TIM ROTH HELENA BONHAM CARTER «LA PLANÈTE DES SINGES»
MICHAEL CLARKE DUNCAN KRIS KRISTOFFERSON ESTELLA WARREN PAUL GIAMATTI
DANNY ELFMAN COLLEEN ATWOOD MONTAGE CHRIS LEBENZON
RICHARD D. ZANUCK WILLIAM BROYLES JR. ex LAWRENCE KONNER MARK D. ROSENTHAL
RALPH WINTER

à l'affiche!

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	FAMOUS PLAYERS MONTREAL	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODEON DAUPHIN	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS	LES CINÉMAS L'ANGELIER 6
MEGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE
CINÉPLEX ODEON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODEON ST-HYACINTHE	CINÉPLEX ODEON ST-JEAN	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY
CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉPLEX ODEON CHATEAUQUAY ENCORE	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	CARREFOUR DU NORD ST-JEROME
CINÉ-PARC CHATEAUQUAY	CINÉ-PARC ST-EUSTACHE	CINÉ-PARC ST-HILAIRE	CINÉ-PARC ODEON BOUCHERVILLE	CINÉ-PARC LAVAL	LAISSEZ-PASSER REFUSÉS
FAMOUS PLAYERS MONTREAL	FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO VERSAILLES	FAMOUS PLAYERS LACORDAIRE 11	FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND
CINÉPLEX ODEON CÔTE-DES-NEIGES	CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mall)	MEGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	FAMOUS PLAYERS DORVAL	MEGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
à l'affiche!	FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL	FAMOUS PLAYERS COLOSSUS LAVAL	MEGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉMA PINE STE-ADELE	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUQUAY

eCentris

» LOST AND DELIRIOUS » BREAD AND ROSES
» SONGS FROM THE SECOND FLOOR (CHANSONS DU DEUXIÈME ÉTAGE)

9 \$: ADMISSION GÉNÉRALE / 6 \$: ÉTUDIANT • ÂGE D'OR / 6 \$: EN SEMAINE AVANT 18 H
3536 BOUL. ST-LAURENT / HORAIRES • INFOS: 514.847.2206 / WWW.EX-CENTRIS.COM
STATIONNEMENT: RUE MILTON • MÉTRO: SHERBROOKE • ST-LAURENT

«UNE RÉUSSITE!»
- Studio

A L'ATTAQUE!
UN FILM DE ROBERT GUEDIGUIAN

13
À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN

CHRISTAL FILMS

TVA INTERNATIONAL présente
sélection officielle • cannes 2000

«Au-delà d'une approche ostentatoire picturale qui soigne particulièrement la couleur, la lumière et la composition, Tran Anh Hung s'adresse à tous les sens dans ce portrait de groupe subtil et hedoniste.» - *PROJECTIONS*

à la verticale de l'été

www.lazennec.com/verticale

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ! PARISIEN

Le retour de l'enfant prodigue

Kevin Parent lance son premier disque en trois ans

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Les FrancoFolies de Montréal préparent un petit coup spécial dans le courant de la semaine. Jeudi prochain, à 18h précises (les organisateurs sont formels là-dessus), un des enfants chéris du Québec lancera son premier disque depuis trois ans. Et si on en croit la réponse enthousiaste que les amateurs réservent au premier extrait de cet album attendu, *Caliente*, le gars en question devrait parvenir à écouler autant de galettes que pour les deux premiers, dont les ventes atteignent 370 000 et 340 000 copies. Le Kevin Parent nouveau est arrivé, et il s'intitule Les vents ont changé.

Avant même de mettre le disque dans le lecteur, un fait s'impose. La liste des musiciens qui contribuent à ce disque est tout simplement ahurissante. En entrevue, Parent précise qu'il a voulu ces musiciens chevronnés et qu'il s'est organisé pour les avoir. Attention. Pour accompagner Parent et le fidèle Rick Hayworth à la guitare, rien de moins que Bill Dillon fournit les notes guitaristiques. Ce dernier s'est aligné avec les Pretenders et Tom Petty notamment.

C'eût été tout que c'eût été déjà beaucoup. Mais voilà que s'est pointé pour les cessions d'enregistrement un Tony Levin qui s'occupe des partitions de basse. Or celui-là a joué avec des sommités du monde mondial de la musique, soit Peter Gabriel, King Crimson et Pink Floyd. Notre batteur top niveau, Alain Berger (Jean Leloup, Yousou N'Dour), accompagne ces bonzes sur quelques pièces, de même que l'excellentissime Jim Keltner, qui lui s'est aligné avec Eric Clapton, John Lennon, Fiona Apple, en plus d'être associé aux Traveling Wilburies et d'avoir enregistré un album de jazz l'an dernier avec celui qui soulève au bout de ses bras de batteur les énergies d'un groupe de vieux de la vieille, soit Charlie Watts des Rolling Stones. Ouf!

Content, le Kevin? Les vents ont réellement changé. L'album

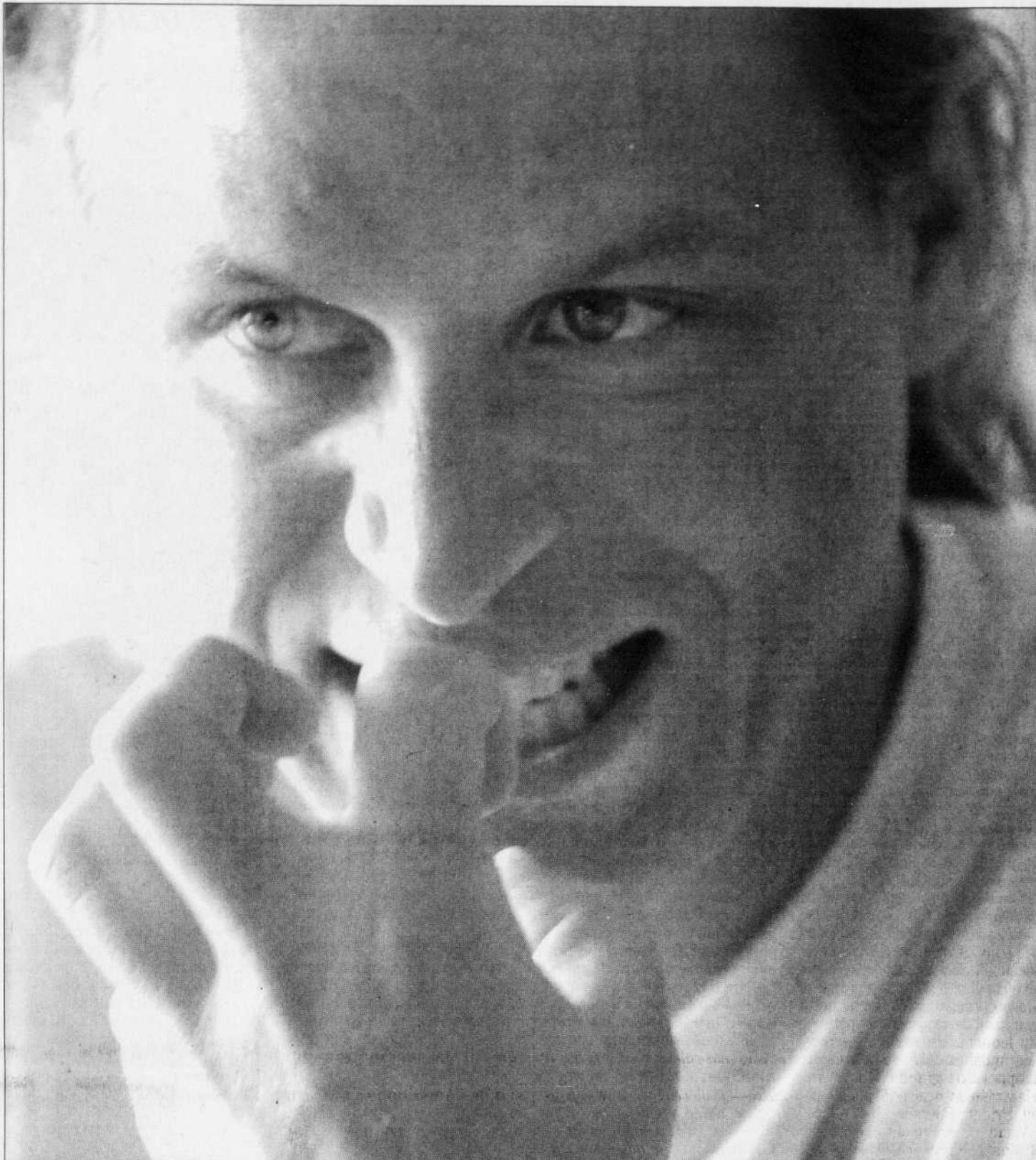
est plus calme que ce à quoi il nous a habitués. «*Ça correspond à une phase dans laquelle j'étais quand je l'ai écrit. Il est plus posé, moins existentiel, moins viscéral. Je file moins rebelle*», indique le chansonnier. Il est fait de 15 morceaux, dont quatre en anglais, dont une reprise de *Suzanne*, de Leonard Cohen, pour qui Parent n'a jamais caché toute sa considération. Après une première écoute, les pièces en anglais semblent plus vigoureuses, ce que le principal intéressé attribue uniquement au traitement du son dans les voix, «*plus compressées*». Reste qu'elles paraissent plus habitées, ces chansons.

«*C'a été moins douloureux de faire cet album. Si j'avais autant de plaisir à chaque fois, j'en ferais davantage*». Il faut dire que côtoyer les musiciens plus haut mentionnés a dû être du gâteau. «*J'ai trippé en c... [beep]! J'ai aimé sortir des sentiers battus du Québec, sans rien vouloir enlever à personne*». Reste que l'homme, qui est aussi de plus en plus à l'aise avec les médias, a «*voyagé un petit peu*», «*je me pose des questions différentes*», dit-il. L'album, concède Parent, est «*ouvert à des sons plus contemporains*». Bien qu'il lui trouve encore des défauts — Parent a tou-

jours été son plus sévère critique —, le Gaspésien considère que ce disque est «*plus cohérent, dans sa diversité, que le deuxième*», *Grand parleur, petit faiseur*.

Le disque est magnifiquement produit, les couches sonores ont du relief. Kevin Parent n'a pris aucun engagement de spectacle d'ici l'automne, question de «*prendre du recul*». Alors, pour le voir, avec certains des musiciens renommés qui ont participé à l'album, c'est ce jeudi, à 18h, à la Nouvelle Aire Focus, angle Sainte-Catherine et Jeanne-Mance. Six pièces seront jouées, puis, ensuite, l'album sera diffusé dans les enceintes. C'est, pour tous, une belle occasion de se frotter à un lancement professionnel. Ensuite, Kevin Parent s'éclipsera dans sa belle Gaspésie, encore un petit moment.

Un album
plus calme
que les
précédents



Kevin Parent: «Je file moins rebelle.»

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Arno vu par ses Belges

Une sorte de Charlebois qui a livré une véritable chanson rock... Et ça continue.

SYLVAIN CORMIER
ENVOYÉ DU DEVOIR À SPA

Spa — Notre Bernard Landry de premier ministre a eu beau saluer aussi bas qu'il voulait le modèle confédératif belge, la réalité telle qu'exprimée ici par les gens de la Communauté française de Belgique est un chouia plus ironique: «C'est parce que c'est trop compliqué que ça fonctionne», rigole-t-on à la mention de l'hommage ministériel, comme s'il s'agissait d'une blague belge version québécoise. «On laisse faire parce qu'on n'y comprend rien.» En effet, il y a ici, vu des hauteurs de Spa, autant de paliers de gouvernement que de frites dans le cornet, les Flamands, les Wallons, la Communauté française, l'exception bruxelloise, les communes, les ministres-présidents, les bourgmestres, etc. Et il y a aussi Arno. Un modèle fédérateur à lui tout seul.

Arno comme dans Arno Hintjens, 52 ans, figure légendaire du rock belge. Arno? Dans la cacophonie du parc des Sept Heures tout près, Dominique Ragheb mesure ses mots. «*Flamand, Ostendais et grand fétard bruxellois. Arno, c'est la Belgique résumée*». Quand j'ai soumis à Dominique Ragheb mon idée d'article à l'occasion de la venue aux FrancoFolies de Montréal — mercredi 1^{er} août et jeudi 2 août, au Club Soda dans le cadre de la série «Chansons intimes» —, l'animateur du magazine de chanson francophone *Presse-citron* à la Première chaîne de la radio de la RTBF s'est tout de suite porté volontaire. Arno vu par ses Belges? «*Arno, pour nous de la génération rock, c'est TRÈS important. C'est notre libérateur*».

Même regard brillant chez Philippe Manche, critique de chanson et de rock au quotidien belge *Le Soir*. «*Arno, c'est le premier qui ait imposé une chanson rock belge fière de l'être*». Belge dans l'acception fédératrice du terme. «*Arno venant d'Ostende, continue Manche, il est au carrefour de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de la Hollande même. Il a tout imbibé ce qu'il y avait autour de lui et en a fait quelque chose d'original et de personnel, mais qui nous ressemble aussi*». Dans la petite bio du Dictionnaire de la chanson en Wallonie et à Bruxelles (Margada, Liège, 1995), un extrait d'entrevue d'Arno énumérait les sources d'inspiration: «*Ma grand-mère jouait du piano dans les cinémas de Hammersmith. Maman était fan de Juliette Gréco et de chanson française. Et papa avait ramené le jazz et le blues d'une guerre passée en Angleterre. Je suis un enfant de l'après-guerre. J'ai dû mettre Brel et Muddy Waters dans le même bateau, quelque part sur la mer du Nord. Faut y ajouter le ciel sur Ostende, le confort de Bruxelles, les croquettes aux crevettes*».

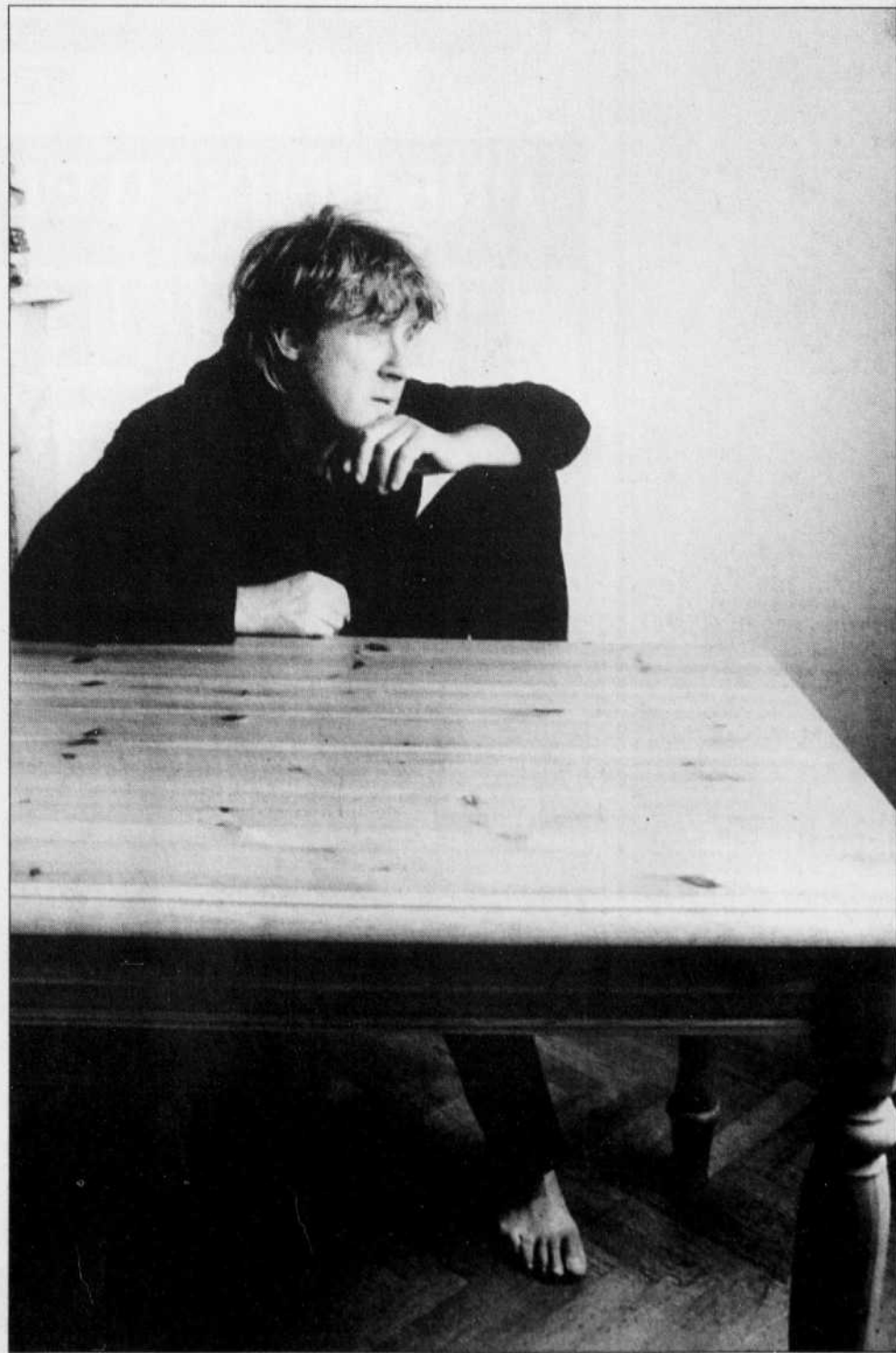
Ragheb et Manche s'accordent aussi là-dessus: le choc, la révolution Arno a vraiment commencé avant Arno tout seul, au temps où il était

en groupe, avec TC Matic. Entre 1980 et 1986, en pleine new wave portée par U2, The Clash. «*TC Matic, évoque Manche, c'était d'une violence inouïe. Quelque chose de très sauvage et primitif, mais aussi de très sain. J'avais 19 ans, je n'avais jamais vu un bazar pareil. Ça m'a marqué pour la vie*». Ragheb renchérit: «*Arno, avant les années 80, c'était le gars qu'on rencontrait dans les boîtes, le type qui jouait de la musique et qui galérait depuis toujours. Et puis avec TC Matic, il a trouvé son truc. Un son de rock bien pesant qui n'était pas moins belge. En 1985, au Forest National [la grande salle de spectacles à Bruxelles], TC Matic avait fait la première partie des Simple Minds. Et avait fait un plus gros succès. On peut dire que le rock belge est né à ce moment-là*».

Sans blague belge

C'est après TC Matic, à la sortie de l'album *Charlatan* en 1988, qu'Arno fait le pont entre rock anglo et chanson française: il reprend à sa drôle de sauce *Le Bon Dieu* de Brel et plus jamais rien n'est pareil, d'Ostende à Bruxelles. «*Il a été le premier chez nous à oser faire du rock avec un accordéon. Du rock bal musette! Non seulement il a repris Brel, mais aussi Adamo*». Sacré coup. En 1993, sur l'album tout francophone *Idiots savants*, il s'approprie *Les Filles du bord de mer*, valse du beau Salvatore. Dominique Ragheb n'en revient toujours pas: «*Grâce à Arno, Adamo n'est plus pour les jeunes le ringard par excellence mais un auteur-compositeur digne de respect. Avec Arno, le morceau a quelque chose de tragique. Ça devient l'histoire de quelqu'un d'un peu bourré qui dit: les filles du bord de mer, je les aurai jamais*». Philippe Manche: «*La chanson est superbe. Elle l'était déjà, mais Arno l'a rendue crédible. Quand il la chante en concert, ça fait des marées dans le public*».

Il la chantera encore à Montréal deux fois cette semaine. Avec la même vigueur et la même intensité. Vingt et un ans après TC Matic, quinze après *Charlatan*, huit après *Les Filles*..., Arno est encore là où notre Charlebois n'est plus. Sur scène. Aussi pertinent qu'au premier jour. «*Il n'a jamais sombré, témoigne Ragheb. Jamais dévié. Jamais été show-biz. En sortie de scène, il va encore prendre un pot avec les gens qui sont là*». Manche acquiesce: «*C'est la même personne. Les journalistes, les attachés de presse, le public, on a tous énormément d'affection et de tendresse pour lui. Je l'ai vu 20, 25 fois en spectacle: c'est certain qu'il n'y a plus l'élément de surprise, mais aller voir un spectacle d'Arno, c'est encore la garantie de ne pas s'embêter. En vieillissant, Arno en spectacle devient de plus en plus touchant. L'émotion et l'honnêteté contrebalancent le côté grosse java. Ce spectacle que vous verrez à Montréal, c'est peut-être son plus humain*». Sans blague belge.



Arno

FRANCOFOLIES

LES ARTS

FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL

L'éclatement

La dernière fois que les Silmarils sont venus à Montréal, le plancher de la salle a failli s'écrouler à cause des excès de la fête

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La dernière fois que les Silmarils sont venus à Montréal, c'était au Spectrum d'en haut. C'était il y a cinq ans, dans le cadre des FrancoFolies. Les propriétaires d'en bas s'en étaient plaints. Les Silmarils avaient tellement soulevé l'enthousiasme que, lorsque les gens retombaient sur le plancher, on craignait que le plafond, dessous, ne s'effondre. Les Silmarils sont de retour, dans de nouvelles salles, mais aussi sous de nouvelles auspices. La dernière fois, c'était à titre de dignes représentants du funk métal français, aussi dit fusion, qu'ils étaient venus. Depuis, ils ont réalisé un virage complet.

Ils joueront ce soir à l'extérieur, et demain à l'intérieur, les Silmarils. La seconde fois, au Spectrum d'en bas, en compagnie des Montréalais de Projet Orange.

Changement de cap

Il n'y a qu'à écouter le récent tube des banlieusards du sud de Paris pour comprendre qu'ils ont changé de poil. Va y avoir du sport fait dans le rock latin, avec cuivres, un petit côté bossa nova et tout.

Exit la fusion. Le dernier album des Silmarils, *Vegas 76*, offre des teintes latino, de rock sudiste et de hip-hop notamment. Le groupe, plutôt que de faire dans la fusion, fait désormais dans l'éclatement des styles.

Comme plusieurs petits-fils du rock lourd à la Rage Against The Machine — Lofofora, Kickback, Tribal Pursuite, Oneyed Jack, No One Is Innocent ou encore les Mass Hysteria —, qui ont puisé dans ce créneau de la culture américaine.

Dans cet éclatement de l'album *Vegas 76* se mesure également la fascination que semble exercer la culture du sud de l'Amérique sur ces musiciens énergiques. A ceci près que le groupe a ouvert les vannes sur une foule d'autres influences.

Le groupe n'est pas revenu depuis 1996. «On a un petit peu

essayé de trouver d'autres sources d'inspiration, de se lâcher dans la composition, sans se poser de questions. On a notre studio à nous. On a écrit les chansons dans le studio, on les a enregistrées aussitôt. Une fois qu'on a écouté ça, on a dit: on aime tout. C'est vrai qu'on a voulu expérimenter et faire un truc vraiment à nous.»

Vaste répertoire

Vegas 76 arrive après deux disques de métal lourd. Salsedo indique «qu'à la différence des autres groupes de métal», les Silmarils ont toujours conservé un aspect groove.

Le deuxième disque des Silmarils, *Original Karma*, avait accentué le caractère métal de leur musique; pour le dernier rejeton, la formation «voulait revenir à un format de chansons, et pas nécessairement un riff un cri, un riff un cri. On avait l'impression d'en avoir fait le tour. Je dis pas qu'on va pas y revenir, mais on avait besoin d'écrire des chansons».

Le répertoire des Silmarils couvre désormais un territoire assez vaste. Même l'instrumentation a changé, intégrant la flûte traversière et les cuivres. Encore fallait-il arriver à construire un set cohérent pour le concert, ce qui ne va pas de soi, puisque le spectre des styles est aussi large. «Douze mille instruments» se retrouvent sur scène. Salsedo a repris les claviers pour la scène, Jean-Pierre, le saxophoniste, joue aussi de la flûte et fait le DJ sur l'album.

L'harmonica aussi sera sur place. Et il n'y a toujours sur scène que les six Silmarils, plus un DJ invité, un nouveau à chaque tournée.

Sur scène, «c'est clair qu'il y a beaucoup de climats différents. Là on arrive à quelque chose dont on est vraiment satisfaits. Ça fait un an qu'on tourne. On est contents de la tournure que s'est prise. Il y a un mélange des trois disques. Il y a une dominante très énergique parce que c'est Silmarils et qu'on pourrait pas faire autrement. Maintenant il y a plus

de climats, des climats qui retombent, plus groovy, moins seventies, plus posés. Il y a des respirations. Avant il n'y avait pas ça.» Avant c'était toujours à fond, maintenant, affirme Salsedo, «c'est à 90 % à fond». Le chanteur ajoute, en fin d'entrevue, que les échos qu'ils reçoivent de l'actuelle tournée abondent en ce sens. Les «respirations» aménagées permettent de ventiler un concert qui auparavant ne laissait pas beaucoup de place à la récupération.

La scène néométal française connaît un véritable renouveau. Les Silmarils ne comptent plus dans cette vague. «On voit notre musique en terme d'évolution. On se disait qu'on pourrait pas continuer plus longtemps dans cette veine. A jouer ce style de musique, on s'est dit qu'on aurait vite fait le tour. Deux albums, mais pas plus.»

Pour apprécier ce retour-chanson, on se pointe à 20h ce soir, sur la scène Zone Hip Bleue Dry, au parc des Festivals, puis demain au Spectrum, à 23h.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Maurane

Sourire assuré avec Maurane

MARTIN BILODEAU

On ne l'avait pas vue chez nous depuis quatre ans. Voilà que la plus québécoise des Belges de cette planète, j'ai nommé Maurane, débarque cette fin de semaine pour ensoleiller la salle Wilfrid-Pelletier, à l'occasion des FrancoFolies de Montréal, où elle a fait des siennes plus d'une fois.

Le sourire affiché, le cœur en bandoulière, elle était aussi de passage chez nous il y a deux mois pour faire la promotion et du spectacle et de son cinquième album, *Toi du monde*, qui lui sert de colonne vertébrale. Un album soyeux, aux arrangements riches, pour lequel la chanteuse, auteure et compositrice à ses heures, a fait appel à de grands couturiers de la variété française (Francis Cabrel, Brigitte Fontaine, Jean-Claude Vannier), qui lui ont cousu des refrains à sa mesure. Avec pour résultat un album que la principale intéressée définit, avec raison, comme étant «un pied dans le passé, un pied dans le présent, et un autre dans le futur».

Un album à son image

Trois pattes. À d'autres, on dirait que ça cloche. Mais il y a dans cette image quelque chose d'authentiquement Maurane. Ainsi, *Toi du monde* donne la parole à la douce-dingue des débuts (*Avoir à Anvers un endroit, L'Amie*), la voix du monde des années 90 (*Bleue, Légende indienne*) et puis l'interprète admirable de ballades arache-cœur (*Pour les âmes, pour les hommes, La Chanson de la pluie*). La combinaison de ces natures, de ces tempéraments, c'est justement ça, Maurane.

«Cet album, il est comme moi, c'est-à-dire stable et instable à la fois. J'ai un caractère assez sanguin, qui part dans tous les sens. Ma vie est comme ça, je suis assez colorée, comme fille», admet la chanteuse qui, à travers ce spectacle qu'elle donne demain, vient nous communiquer, dans la joie qu'on lui connaît, la maturité artistique récemment atteinte et la sérénité tout juste retrouvée, son deuil par la musique. En effet, son père, compositeur et professeur de conservatoire, à qui elle doit son goût pour la musique, a succombé à un cancer l'an dernier, juste au moment où elle envisageait avec lui une collaboration artistique. Faute de mieux, *Toi du monde* lui est dédié: «Mon père était un grand musicien. Si j'ai fait ce métier, c'est parce que j'ai été très influencée par lui. C'était un grand chef d'orchestre, un professeur d'harmonie, pianiste, compositeur. Je me souviens que, quand j'ai commencé à pianoter, il était toujours derrière moi, pour éviter que je fasse des accords trop parallèles. C'était jamais assez riche pour lui. Il était à la fois tendre et très vigilant.»

Le regard de son père, posé sur elle en permanence, a-t-il été un

moteur de sa création? «Il y a toujours un moment où une fille veut plaire à son père... Quand j'y repense, je me dis que ce n'était peut-être pas aussi clair que ça, mais je pense que ça a joué.» L'homme qui m'a le plus manqué, un des sommets de l'album, brode sur cette équivoque: «Manque un morceau à ma vie / Je sais aujourd'hui que c'est lui / Je m'en retourne à zéro / Voir d'autres hommes dans ma peau.»

Retour d'ascenseur, l'album se termine sur le premier mouvement d'un *Triptyque pour cordes* que son père avait composé: «Dans ce mouvement, il y a tout ce que je ressentais à la fin de sa vie: à la fois le rêve, la nostalgie, la mélancolie, un petit côté aérien de comédies musicales des années 50. Il y avait tout son rêve à lui, mais aussi — je ne veux pas dire sa frustration, parce que le mot est trop fort —, on sent les amorces d'une chose qui aurait pu aller tellement plus loin, et qui en est restée là.»

A elle, désormais, de continuer seule son chemin, qui l'a menée jusqu'ici sur toutes les scènes du monde francophone et lui a valu les hommages de la presse et du public — dans l'ordre inverse, devrait-on ajouter, tant le coup de foudre avec le public a été fort, faisant paraître les comptes rendus du lendemain comme de vieilles nouvelles.

Cheminement accidenté

Depuis ses débuts sous la tutelle de Pierre Barouh, qui lui a fait enregistrer ses premiers albums, jusqu'à *Toi du monde*, il y a un cheminement accidenté, qui compte trois sommets consécutifs (les albums *Danser*, *Maurane* et *Ami ou ennemi*). Puis vint *Différente*, un album vite oublié bien qu'il contenait quelques belles ballades et un magnifique gospel (la chanson-titre). Avec *Toi du monde*, sorti en France il y a un an, Maurane entend bien trouver un modus vivendi avec un public qui a fait d'elle l'otage de *Toutes les mammas*. Il serait cependant erroné de voir en Maurane une femme d'affaires ou une artiste calculatrice. «J'ai envie de pratiquer ce métier comme un artisan», se défend celle pour qui la carrière de son amie Louise Forestier demeure un modèle et qui laisse aux autres le soin de débattre des impératifs du commerce. Même si, à quarante ans, ses plus grands succès radio commencent à vieillir, Maurane, elle, rajeunit dans le renouvellement: «J'ai vraiment une sensation très forte de changement, en ce moment, et à tous les niveaux, qu'ils soient personnels ou professionnels. J'ai l'impression que ça reste cohérent avec ce que je suis et ce que je fais. C'est toujours la même branche du même arbre, mais ça fait des feuilles ailleurs, ça s'ouvre sur autre chose.» L'écllosion est prévue pour 20h, dimanche soir, à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts.



Les Silmarils

FRANCOFOLIES

L'ÉTÉ 2001 AU DOMAINE Forget

Tous les concerts commencent à 20 h 30

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET
23 JUIN AU 26 AOÛT 2001Mercredi, 1^{er} août 25\$Régis Pasquier, violon
Dale Bartlett, piano
Réjean Poirier, clavessin

Vendredi, 3 août 25\$

Suzie LeBlanc, soprano, Claire Guimond, flûte baroque
Serge Istomin, violoncelle, Christopher Jackson, clavessin

Samedi, 4 août 25\$

Dale Bartlett et ses invités Martin Chalifour, Richard Roberts, David Stewart, violons, Douglas McNabney, Paul Neubauer, François Paradis, altos, Desmond Hoebig, Brian Manker, violoncelles, Paul Ellison, contrebasse



Mercredi, 8 août 25\$

Trio à Cordes Diaz
Andrés Cárdenas, violon, Roberto Diaz, alto, Andrés Diaz, violoncelle

LES BRUNCHES-MUSIQUE

TOUS LES DIMANCHES DE 11H À 14H

5 août saldana, Musique sud-américaine Complet

BILLETTERIE
(418) 452-3535 ou
1-888-336-7438PRIX SPÉCIAUX:
• Admis 23 \$
• Étudiants entre 13 et 20 ans 30% de rabais
• Enfants de 12 ans et moins gratuitchaîne culturelle
Radio-CanadaABONNEMENT
10 billets de concert au choix de la programmation régulière du festival pour seulement 210 \$ taxes incluses, et bien plus encore.Forfaits HÉBERGEMENTS-CONCERT disponibles
Visitez notre site www.domaineforget.com8^e éditionDu 28 juillet
au 5 août 2001
de 10h à 17h

Tout en découvrant les beautés de notre région, le Circuit vous permet de rencontrer nos artistes et artisans dans leur atelier ou en groupe.

100 exposants en arts visuels.
65 lieux, incluant l'exposition collective.Nos cartes/dépliants sont disponibles dans les
commerces et centres touristiques.

Information touristique Magog-Orford:

1-800-267-2744 ~ (819) 843-2744

Internet: http://www.circuitdesarts.com

50 ANS
29 juin au 19 août
Direction artistique: Agnès Grossmann
FESTIVAL
ORFORD 2001

50 ans de passion pour la musique...

Vendredi 3 août, à 20 h
MUSIQUE ET DANSE

Marie Chouinard - Des feux dans la nuit

Danseur: Elijah Brown

Musique et interprétation:

Rober Racine, piano

Samedi 4 août, à 20 h
LES VENTS D'ORFORD...
LE LANCEMENT!

Oeuvres de Mozart, Thuille Ibert, Poulenc

Robert Langevin, flûte

Louise Pellerin, hautbois

André Moisan, clarinette

Stéphane Lévesque, basson

James Sommerville, cor

Henri Brassard, piano

Dimanche 19 août
LA CRÉATION... ET QUE
LA MUSIQUE SOIT!!

Église Saint-Patrice, Magog

J. Haydn - La Création

Ensemble Montréal (choeur et orchestre)

Direction: Agnès Grossmann

Henriette Schellenberg, soprano

Benjamin Butterfield, ténor

Gary Relyea, bariton basse

Autoroute 10, Sorties 115 et 118
3165, chemin du Parc, Orford (Qc) J1X 7A2

1 888 310-3665 • (819) 843-9871

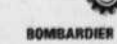
www.arts-orford.org • arts.orford@sympatico.ca



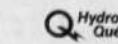
LE DEVOIR



Télé-Québec



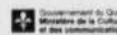
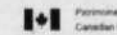
BOMBARDIER



Hydro Québec



LE DEVOIR

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des CommunicationsPartenaires canadiens
Canadian Heritage

Canada

ARTS

Tout coule avec Archie

Shepp et Rudd jouent les vieux complices sur une magistrale réédition



Archie Shepp



Live in New York



Roswell Rudd

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y avait tout d'abord ces clichés signés Giuseppe Pino. Ils frappaient non pas l'imagination, mais bel et bien l'œil du citoyen qui s'était approprié deux albums parus sur l'étiquette Arista au début des années 70. Ce moment pris dans la vie d'un musicien était une sorte de déclinaison, en noir et blanc, de la densité. Tout était évidemment dans le regard. Celui d'Archie Shepp, né le 24 mai 1937 en Floride.

Les albums en question avaient été enregistrés lors du Festival de jazz de Montreux. Shepp était évidemment au saxophone ténor et à la colère, Roswell Rudd au trombone, Dave Burrell au piano, Beaver Harris à la batterie, à la contrebasse c'était peut-être bien Cameron Brown. On ne sait plus très bien. C'est ainsi, c'est comme ça, parce que ces deux splendides galettes n'ont pas été transposées sur CD.

Toujours est-il, on s'en souvient très bien, qu'après l'écoute de *U-Jama*, l'auditeur était en quelque sorte aussi épuisé que les instrumentistes qui venaient de détailler en une douzaine de minutes une musique de feu. Il y eut cette suite sur Arista, puis, deux ou trois ans plus tard, Shepp fut pris à nouveau en flagrant délit de révolte. A Montreux encore, mais cette fois en trio. Edité par Inner City, l'album s'intitulait *Steam*, du nom d'une pièce qui exsudait la révolte, sur tempo lent, une quinzaine de minutes durant.

A l'instar de *U-Jama*, *Steam* n'a pas été réédité. Cela s'explique probablement par l'air du temps, plus enclin à faire la part belle à l'académisme ou au jazz d'hôtel qu'aux dérèglements des certitudes, les fausses s'entend. Bon... En clair, *U-Jama* et *Steam* avaient disparu dans les labyrinthes des entreprises.

Voilà que ces compositions viennent de refaire leur apparition sous une forme toute nouvelle. Il y a quelques mois de cela, le tromboniste Roswell Rudd, dont on avait perdu la trace pour cause d'enseignement, a souhaité remettre sur les rails la formation que Shepp dirigea à l'époque de la October Revolution, de la Composer's Music Guild, du Liberation Music Orchestra et autres initiatives. Alors il a contacté le patron qui a acquiescé, qui a convaincu le batteur Andrew Cyrille, le contrebassiste Reggie Workman, le trombo-

niste Grachan Moncur III, ainsi que le poète et militant Leroy Jones, alias Amiri Baraka, de faire une halte au Jazz Standard, club de New York, pour reprendre là où ils avaient laissé il y a une trentaine d'années de cela.

Ils ont repris... Savez-vous quoi? Deux trombones... deux trombones et un saxophone... de mémoire d'éléphant comme de mémoire d'homme, ces deux-là plus celui-ci, cela ne s'était jamais produit. On souligne, on insiste, parce que, question

instrumentation, on a rarement fait preuve d'autant d'audace. Ça coulisce et ça pistonne.

Le résultat n'est pas de l'ordre du charmant. Il est plus exactement une traduction sonore du dérapage contrôlé. C'est libre. Mais attention! Sachant que le monde sait que ces messieurs ont un long passé de chefs de file du free jazz, il nous faut préciser que l'album qu'ils proposent aujourd'hui est un lointain écho des délires observés dans les années 60.

Ce qu'ils présentent et défendent désormais s'avère au fond une... domination! Shepp domine son instrument et domine l'histoire de cette musique faite de tellement de musiques qu'il en déteste l'appellation: jazz. Rudd a tellement potassé l'ethnomusicologie pendant des années qu'il instille ici et là certains motifs de cultures musicales lointaines.

Tout coule. Tout s'emboîte. Tout est parfait parce qu'on brouille les cartes. Ces types-là n'ayant plus à travailler le corps de la réputation, ils prennent un malin plaisir à dépasser les normes. A les fracasser. Bref, ce qu'ils font, c'est du rag, de la fanfare, du blues, du gospel, du classique, du bop, de l'histoire, et de la lutte.

Par comparaison, bien des productions de la présente année prennent tout à coup les couleurs du fade. Du mièvre. Leur album, cet album, a ceci de marquant qu'il n'est pas très rassurant. En quoi? En ceci: que des sexagénaires soient plus modernes ou prennent plus de risques que les jeunes stars du «djazz», c'est...

On a bien aimé la dernière affiche de Reporters sans frontières. A cause de quoi? Le texte, la légende. On peut y lire en effet ceci: «*Le Buena Vista Fidel Castro Club*». Parlant de cubain, de jazz latin, les éditions Denoël proposent tout un bouquin sur le sujet. Son auteur? Luc Delannoy. Le titre? *Caliente - Une histoire du latin jazz*. Tous les amateurs de ce type de musique devraient apprécier.

Stephen Barry, LE saint du blouson *canadian*, est en train de terminer l'enregistrement d'un album qui paraîtra cet automne. De ce que l'on sait, ce sera blues un coup, folk un autre coup, country-blues... Bref, il était temps qu'il retourne en studio.

DISQUES CLASSIQUES

Pourquoi ne pas rire pour commémorer la mort?

Le centenaire de la disparition de Verdi permet de redécouvrir l'incursion méconnue du compositeur dans la comédie

FALSTAFF

Giuseppe Verdi: Falstaff, comédie lyrique en trois actes sur un livret d'Arrigo Boito, d'après Les Joyeuses Comères de Windsor et Henry IV (parties I et II) de William Shakespeare. Sir John Falstaff. Jean-Philippe Lafont; Ford: Anthony Michaels-Moore; Fenton: Antonello Palombi; Dr. Cajus: Peter Bonder; Bardolfo: Francis Egerton; Pistola Gabriele Monici; Mrs. Alice Ford: Hillevi Martinpelt; Nanetta: Rebecca Evans; Mrs. Quickly: Sara Mignardo; Mrs. Peg Page: Eirian James; Chœur Monteverdi, Orchestre révolutionnaire et romantique. Dir.: Sir John Eliot Gardiner. Coffret de deux disques. Philips 462 603-2.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

On le ressasse sur tous les tons: notre année est celle du centenaire de la mort de Verdi. On réédite, retrouve ou reconstruit des partitions, on refait des enregistrements. Des tragédies, bien sûr. C'est que vers la trentaine, Verdi avait essuyé un cuisant échec dans ce genre ardu qu'est la comédie. Il faut dire que le contexte personnel ne se prêtait pas à ce qu'il y soit à son meilleur: sa femme et ses deux filles sont décédées à l'époque de la composition. Facile d'imaginer qu'il n'était pas d'humeur à rire.

Au crépuscule de ses jours, Verdi se laisse tenter par une comédie. Le vieillard septuagénaire retrouve sa verve et s'engoue encore pour Shakespeare. Ce sera d'abord *Otello*, drame entre tous les drames, puis, revirement complet, *Falstaff*, une «comédie ly-

rique» basée sur *Les Joyeuses Comères de Windsor* et dont le librettiste — nul autre qu'Arrigo Boito — empruntera aussi quelques éléments aux deux *Henri IV*, histoire d'étoffer la psychologie du personnage principal, à savoir sir John Falstaff, ancien héros du royaume, devenu vieillard plus que bedonnant et en proie au démon du midi, sans être trop finaud dans ses entreprises de séduction des trois comères sur lesquelles il jette son dévolu.

Dans ce jeu de quiproquos, on a entendu bien des chefs. Voici maintenant qu'un autre sir John, Gardiner celui-là, se retrouve dans ces plates-bandes. Et, encore une fois, là où on ne l'attendait pas. Gardiner, diriger Verdi? Qui y eût pensé? On se souvient alors qu'il a bien enregistré une *Veuve joyeuse*, opérette viennoise à peu près contemporaine de *Falstaff*, et on fonce dans l'écoute.

Rire beaucoup

L'un des avantages du disque est qu'on peut faire un peu de bruit sans craindre de déranger le voisin. On peut aussi rire aux éclats sans craindre d'offusquer de nobles membres du public qui n'oseraient pas dépingner les lèvres en allant à l'opéra. En ces temps de Festival Juste pour rire, cette production nous fait rire beaucoup, souvent à gorge déployée (au point où on aime remettre certains passages pour mieux les apprécier, sorte de relique technologique de l'ancienne tradition du bissege), sans déranger quiconque nous ferait boudier notre généreux plaisir.

Parlons d'abord de la distribution. Pas de noms surétoilés du jet-set international: que de bons chanteurs, bien connus de certains aficionados mais plus ignorés encore de la part du large pu-

blic. Pour tous, cet enregistrement va corriger l'erreur tant ils sont bons!

Gardiner, ici, a réuni un plateau (oui, l'enregistrement fait suite à une série de représentations au Festspielhaus de Baden-Baden) qui non seulement a la voix idoine pour le rôle attribué mais semble de plus maîtriser les techniques théâtrales rythmiques d'un Feydeau. En Falstaff, Jean-Philippe Lafont sait être comique comme un vieux beau sans charger, avec une voix si souple qu'elle se module à toutes les exigences bouffonnes de la partition. Pour vous en convaincre, écoutez attentivement la tirade de l'honneur (*L'Onore...*) de la fin de la première partie. «Irrésistible» est le seul qualificatif qui convienne ici. Comme cette manière de faire le drolatiquement hypocrite *Reverenza* de Sara Mignardo (Mrs. Quickly). Deux exemples parmi tant d'autres, mais des sortes de phares, des points de repère pour évaluer le reste. Il faut dire que les chanteurs sont plus qu'aides par une baguette alerte.

La direction

C'est en effet le moment de parler de la direction de Gardiner. Dans une partition aussi vive que le vif-argent, qui roule d'un point à l'autre sans qu'on puisse en prévoir les détours — le propre de la comédie —, il impose un rythme nerveux qui n'a d'égal que la clarté de son Orchestre révolutionnaire et romantique. Oh qu'on est happé dès le début par cette manière si pétillante non seulement de maintenir le déroulement alerte mais aussi par cette qualité incroyable d'une sonorité si aérienne!

En tutti comme en sémillants

passages plus inspirés de la musique de chambre, aucun effet de l'orchestration ne tombe à l'eau (au contraire de Falstaff qui, lui, y tombe bel et bien, amusez-vous en à souhait). Autre exemple qui vous convaincra de l'inspiration qui soufflait lors de cet enregistrement, la scène où les comères organisent le piège pour Falstaff.

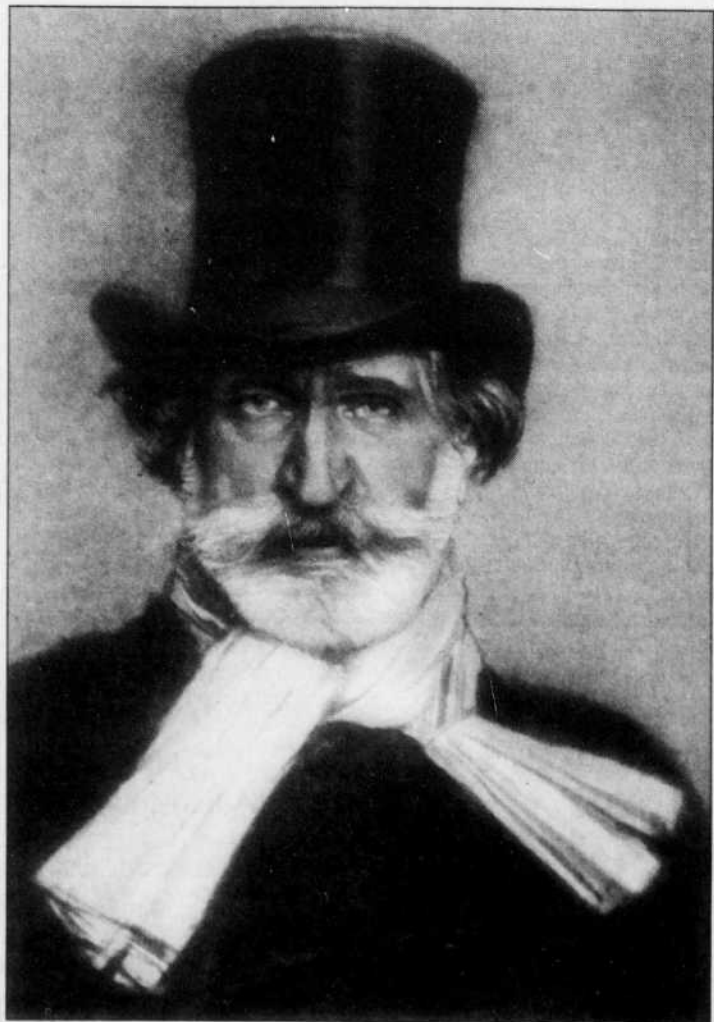
Elles ergotent coquinement et, quasi *ex abrupto*, voilà l'interférence de ce qui est peut-être la seule «mélodie» de l'opéra, la phrase d'appel d'amour des deux jeunes amoureux. Le contraste entre la drôlerie et la poésie sublime de ces deux musiques si différentes crée un effet aussi émouvant qu'indescrivable. La musique est souveraine en ce terrain.

Gardiner fait aussi bien ressortir la modernité de cette œuvre, qui avait un peu choqué à l'époque. C'est qu'il n'y a pas d'air, pas d'arrêt. Comme au théâtre, une scène commence et finit, sans interruption. Les arrêts sont en fait des contingences pour changements de décor et de lieu; d'ailleurs, Verdi n'appelle plus cela des scènes mais des parties. Cela implique qu'il faille avoir une conception d'ensemble du tout, sans relâche de l'attention. En cela, le ressort de la comédie — à savoir que jamais le rythme ne doit s'interrompre car il est le cœur même de ce genre — est ici particulièrement efficace dans la manière de le réinventer. Un auditoire qui cherche ces pauses dans l'action que sont les grands airs se voit un peu pris au dépourvu; c'est ainsi qu'on a pu accuser Verdi d'être influencé par la mélodie infinie de Wagner. Pourtant, le ton est typiquement italien, vivant et ensoleillé, comme dans

les moments comiques des meilleurs films de Fellini ou des farces de Goldoni.

Un chef-d'œuvre d'humour, donc, même si parfois on n'aime pas trop accoler ces deux mots. Ici, la conjonction est aussi naturelle à faire qu'elle s'impose d'elle-même.

Voilà donc une interprétation magistrale, à tenir aussi haut en estime que ce que Solti a pu réussir il y a bien longtemps, et servie par une technique absolument fabuleuse. Ce sera peut-être un peu cher, mais vous y reviendrez longtemps longtemps.



Verdi

ARCHIVES LE DEVOIR